

Luc 23, 33-49

Sophie Reymond

Deux moments dans ce récit : celui de la crucifixion (v.33-43), et celui de la mort de Jésus (v. 44-49). Et ce qui frappe d'emblée, ce sont aussi deux atmosphères, dégagées par ces deux moments.

Le premier, qui multiplie les paroles :

- parole première de Jésus, prière de pardon, adressée au Père. Sobriété extrême des v. 33-34, pas de description morbide du supplice.

- sitôt après, un déferlement de paroles et de personnages ; des mots qui fusent de toutes parts, d'en-bas (des chefs, des soldats) et d'en-haut (entre les crucifiés). Voilà que se déchaînent les uns après les autres les ricanements, moqueries et autres polémiques auxquels met fin une nouvelle parole de Jésus.

Le second récit comprend deux paroles seulement : un cri de Jésus, encore une fois adressé au Père, et l'action de grâce du centurion ; paroles entourées de ténèbres et de silence.

Notre regard se porte donc en premier lieu sur Jésus, sur sa parole de pardon qui surplombe les paroles suivantes ; mais une parole dont nous ne savons pas si les personnes présentes l'entendent.

En d'autres termes, nous savons, en tant que lecteur, que repose sur nous, en un lieu premier, un regard de pardon de Jésus, la miséricorde du Père ; mais il nous reste à nous confronter à ce flot de paroles malveillantes qui jaillissent, et dont nous n'avons pas à penser que nous ne pourrions pas les dire, a priori en toute ignorance (« ils ne savent pas ce qu'ils font », ce qu'ils disent, parce qu'ils ne savent pas encore qui est vraiment Jésus). Devant nous qui sommes appelés à suivre le Christ, un chemin de vérité se dessine, qui met à jour nos difficultés, nos incompréhensions, notre ignorance, notre indifférence, notre silence ou notre effroi ; et au bout de ce chemin, une confession et une promesse, pour « aujourd'hui » (v.43). L'agonie puis la mort de Jésus nous dévoilent ainsi à nous-mêmes.

Bien entendu, nous savons, dès la première lecture, quelles figures accomplissent le chemin du disciple. D'une part, le second malfaiteur, qui meurt avec Jésus, d'une certaine manière aussi comme lui, en lui remettant sa vie comme Jésus remettra son esprit au Père. D'autre part, le centurion, qui "contemple" sa mort, et les femmes, témoins dès les premiers temps (en ligne de mire, évidemment, le Christ lui-même). Mais comment pourrions-nous exclure les autres figures du récit ? Or il se trouve que le second malfaiteur commence par une juste connaissance de sa situation. Alors, où sommes-nous, quant à chacun de nous ?

Dans le premier récit :

- un des malfaiteurs crucifiés avec Jésus ?
-> à compagnon d'infortune, mais pas pour les mêmes raisons.
- un de ceux qui partagent ses vêtements ?

-> à prompt à la possession par loterie des biens du mort

- un membre du peuple qui regarde ?
-> à comme un spectateur, ou simplement parce qu'on passe par là
- parmi les chefs qui ricanent ?
-> à comme si la marque d'un vrai Roi était d'user de son pouvoir à son bénéfice (cf. Jésus au désert, Luc 4), annulant du même coup le projet divin de salut passant par la Passion (cf 9,22).
- un des soldats qui se moquent ?
-> à qui offre un double vinaigre, la boisson apaisante et des paroles aigres.
- le malfaiteur qui insulte Jésus ?
-> à qui, dans sa vision utilitariste du pouvoir de Jésus, pense à ses retombées, au profit qu'il peut en retirer. Piège : Jésus peut-il refuser de sauver un homme ?
- le malfaiteur qui sait son injustice et que Jésus prendra avec lui, lui offrant le salut véritable, qui est vie avec lui ?
-> à qui accepte la justice des hommes tout en réclamant celle de Dieu, révélée et reconnue à travers la mort de l'Innocent.

Et dans le second récit :

- le centurion qui rend gloire à Dieu ?
-> à qui, entendant et voyant mourir Jésus, reconnaît en lui un juste (cf 2,20).
- un de ceux qui s'en retournent en se frappant la poitrine ?
-> à conscient de son péché, portant le deuil
- un de ses familiers qui se tiennent au loin ?
-> à à distance, attentif ou peureux, devant la mort de Jésus
- parmi les femmes qui l'ont suivi et qui regardent ?
-> à les femmes, au loin aussi, qui « voient cela », c'est-à-dire toute la scène : la mort de Jésus, la confession du centurion, l'accablement du deuil et du repentir. Comme un concentré de la foi

Où sommes-nous, donc ? Et pour aller *vers quoi, vers qui*, quel que soit le point d'où l'on vient ? Il faut relever que ce texte ne stigmatise ni ne fige personne, ni aucun groupe. Au contraire, se forment comme des couples qui *évoluent*.

Cette évolution n'est rendue possible que *par la contemplation de la façon dont Jésus meurt*, de « ce qui s'est passé » (deux fois, aux v. 47 et 48). Ce n'est pas avant que soit « vu » « ce qui s'est passé » qu'une transformation est possible. *C'est la façon dont on interprète sa manière de mourir qui opère la transformation*, en est le pivot. Rien ne peut se faire sans elle, qui fait passer de l'ignorance à la connaissance.

Il y a donc, pour presque chaque groupe, un avant et un après, ou deux pôles, l'un négatif, l'autre positif :

- deux malfaiteurs, l'un est juste, l'autre injuste.
- la foule qui regarde, puis se repent.

- des soldats qui se moquent, un centurion qui confesse.
- des familiers, qui se tiennent à distance.

Des incertitudes. Les chefs ricanent : ont-ils continué à ricaner, ou font-ils partie de « tous les gens » du v. 48 ? Probablement pas, mais... Aux v. 50ss, Joseph, qui "n'avait donné son accord ni à leur dessein, ni à leurs actes " et réclamera à Pilate le corps de Jésus est un membre du Conseil. Qui sait aussi quel effet aura, sur le premier malfaiteur, son dialogue avec le second ?

Une figure de continuité : les femmes, qui regardent, du regard du disciple : elles « le suivaient depuis la Galilée » (de nouveau au v. 55).

Si bien que, quel que soit le point de départ, chacun voit son regard être transformé. Pour aller vers quoi ? Être prêts, face à la mort de Jésus, mais aussi au bénéfice de sa parole de pardon accomplie par sa façon de mourir, à nous regarder en face, pour mieux reconnaître en lui celui qui nous sauve de nous-mêmes, et qui, jusque dans la mort même, est assez aimant pour nous prendre avec lui, nous donner la vie véritable : sa communion.

Remettant son esprit au Père, Jésus lui remet du même coup le "bon" malfaiteur auquel il a fait la promesse d'être " aujourd'hui " avec lui. Tel est le véritable pouvoir de Jésus, en cette promesse même qui est triomphe de la mort. Tel est le pardon de Dieu en Christ, sa justice, que de se réaliser dans cette communion. *De sorte que la possibilité d'être vraiment, ou complètement, disciple commence véritablement à cette mort vécue et comprise comme don, pardon, et communion qui donnent de « suivre ».* Pour aussi, comme le centurion, ayant vu et contemplé ce Don absolu, en être saisi, puis confesser et témoigner, une autre manière de le suivre et d'être avec lui.